



"Allo?"

# “ON A PERDU NOTRE AVANCE”

**COUVERTURE**

Organisée à la maison, la coupe du monde 2019 devait servir de tremplin pour **le développement du foot féminin en France**. Quatre ans plus tard, le bilan fait pourtant grincer des dents. Alors, qu'est-ce qui a bien pu foirer? Et surtout, un électrochoc est-il encore possible? *Par Julien Duez / Photos: Icon Sport*



L'opération séduction a commencé au début de l'été 2019. Le soleil brillait dans un ciel aussi bleu que le maillot des joueuses de l'équipe de France. Aux noms déjà connus de Wendie Renard, Amandine Henry, Eugénie Le Sommer et autres Gaëtane Thiney, le grand public français découvrait alors celles qui représentaient l'avenir: Griedge Mbock, Amel Majri, Delphine Cascarino ou encore Kadidiatou Diani. Dans les bars ou dans les stades de l'Hexagone, on se passionne pour ces filles emmenées par une sélectionneuse peu affable, certes, mais dont le coaching se révèle diablement efficace en phase de poules: neuf points pris sur neuf possibles. Mais parce que les amours de vacances se terminent généralement mal, il fallait qu'un gros nuage drapé de la bannière étoilée vienne gâcher prématurément la fête. Le 28 juin 2019, sur la pelouse du Parc des Princes, une tête rose et des pieds plein de talent viennent crucifier les Bleues d'un doublé en quarts de finale.

Megan Rapinoe et ses coéquipières viendront finalement (et logiquement) remporter le tournoi dix jours plus tard à Lyon, face aux Pays-Bas. La fin du crush? *“Même si ça ne s'est pas vérifié sportivement, cette coupe du monde a malgré tout été une franche réussite, relativise la sociologue Béatrice Barbusse, autrice de l'ouvrage *Du sexisme dans le sport*. Elle s'est traduite par un succès populaire et médiatique, en plus de remettre sur la table des questions comme celle de la visibilité des sportives et de leur salaire.”* Certains chiffres illustrent effectivement l'engouement provoqué par cette compétition: plus d'un million de fans ont assisté aux 52 rencontres. Mieux, les matchs des Bleues ont à chaque fois été suivis par entre 8 et 10 millions de téléspectateurs, allant jusqu'à représenter plus de 50% de parts de marché le soir de ce foutu quart. Du jamais vu, et le signal pour certains que les lignes étaient enfin en train de bouger. À l'époque, la 3F se félicite même de franchir la barre symbolique des 200 000 licenciées et se frotte les mains à

l'idée de voir la D1 nationale surfer sur la vague. Las, un pangolin mis en poudre sur un marché de Wuhan, à 11 000 kilomètres du boulevard de Grenelle, en décide autrement.

## "On est à la ramasse"

Le Covid, personne n'a envie de s'en souvenir, bien qu'il soit toujours utile de rappeler qu'en période de crise, ce sont d'abord les plus faibles qui trinquent. "Pour moi, c'est une excuse, grince Barbusse. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas jouer qu'on ne peut pas en profiter pour faire des réunions en visio et préparer la suite. Je ne suis pas au cœur de ce qui se dit au sein de la fédé, mais eu égard des moyens dont elle dispose, je suis étonnée de constater que le football féminin ne soit pas plus développé aujourd'hui." Incapable de faire fructifier la hype du mondial 2019, le foot féminin tricolore semble en effet en panne sèche et son championnat national, régi par la FFF et bâti à coups de contrats fédéraux pour cacher son absence de véritable statut professionnel, est surdominé par la doublette OL-PSG. Des locomotives qui centralisent l'essentiel des grands noms et des richesses, pour ne laisser que des miettes aux dix autres équipes de la D1 Arkema. Une compétition qui ne fait pas franchement rêver puisque les matchs se disputent dans des stades champêtres souvent vides et sur des pelouses parfois indignes. Un amateurisme mis en scène par le diffuseur Canal+, au moyen d'une seule caméra par rencontre. Énervant? Pas pour l'attaquante des Bleues, Clara Matéo, pour qui le simple fait d'avoir un championnat diffusé en intégralité (pour 1,2 million d'euros par saison) est déjà un grand pas en avant après des années à ferrailer sans son et sans images. "La plus grosse avancée depuis 2019 est avant tout médiatique, explique l'attaquante du Paris FC. On nous voit de plus en plus et il y a de plus en plus de monde dans les stades, donc il faut vraiment que les choses continuent d'avancer dans cette direction-là. Le plus important, c'est de rendre le football féminin le plus attractif possible. Ça passe par de bonnes infrastructures, pour que les gens prennent du plaisir en venant au stade et il faut aussi mettre plus de caméras dans de bonnes dispositions pour les téléspectateurs." Le diagnostic est bon, mais tient malheureusement du vœu pieux. En février 2022, quelques mois avant l'Euro, alors que la France est encore candidate pour organiser celui de 2025, la première lauréate du ballon d'or féminin Ada Hegerberg est à bout et le fait savoir par un coup de gueule sur Twitter: "Organiser des compétitions internationales, c'est bien. S'investir dans notre championnat, c'est mieux. On est à la ramasse et la coupe du monde 2019 n'a eu aucun impact." La Suisse raffe finalement la mise pour l'Euro 2025, mais les mots de la Norvégienne à l'OL depuis bientôt dix ans ne sont pas restés sans écho. "Quand Ada dit qu'on est à la ramasse, je suis totalement d'accord, tranche l'internationale Léa Le Garrec, récemment rappelée chez les

Bleues par Hervé Renard. *Le foot féminin n'est pas assez pris au sérieux en France. On s'est fait rattraper par des championnats comme l'Angleterre ou l'Espagne. On a perdu notre avance."*

Sur quoi se base-t-on exactement pour juger des progrès ou du recul d'une nation par rapport à une autre? Peut-être à ses titres internationaux, un signe indien que la France cherche toujours à briser, contrairement à l'Angleterre qui, l'été dernier, a remporté "son" Euro face à l'Allemagne, dans un Wembley à guichets fermés, quelques années seulement après avoir réformé et professionnalisé son championnat, au point d'en faire l'un des plus sexy du Vieux Continent. Alors, pourquoi ne pas tout simplement copier ce qui se fait chez les Rosbifs? Aline Riera, trésorière générale et membre du comex de la FFF, apporte un début de réponse:

**"Il faut faire preuve de courage et confier l'organisation et la gestion du championnat à la LFP. Dans la vie, il faut savoir lâcher le bébé et pour la FFF, ce serait une bonne occasion de le montrer"**

Frédérique Jossinet, ancienne responsable du foot féminin à la 3F

"Cela ne sert à rien de travailler sur un développement de championnat d'élite sans une base solide. Sans équipes de jeunes, sans réserve, on ne peut pas optimiser la formation parce que les plus gros clubs récupéreront les joueuses et les autres devront mettre la clé sous la porte." Pionnière du foot français chez les femmes, celle qui a porté le maillot des Bleues à 59 reprises ne souhaite pas reproduire les erreurs du passé. "En 1970, une équipe nationale et un championnat ont été créés, mais il n'y avait pas de base et on s'est vite rendu compte que les clubs qui n'avaient pas un bassin de population important se retrouvaient vite isolés et disparaissaient, retrace-t-elle. Depuis, on a changé notre fusil d'épaule et on travaille actuellement au développement du haut niveau parce que notre base est solide." Une feuille de route défendue par Frédérique Jossinet, en charge du développement du football féminin à la fédé entre 2014 et 2022. "Quand on construit une maison, il faut commencer par les fondations, image l'ancienne judoka, médaille d'argent aux JO d'Athènes. Aujourd'hui, on a une base solide, enthousiaste, travailleuse et assidue, d'ailleurs, ça s'est vu après le covid. À l'arrêt de bus, je vois désormais

des filles qui attendent en crampons, avec un maillot floqué du nom d'une joueuse pro sur le dos, c'est un signe que les choses ont changé."

## L'exemple anglais

Si elle voit des jeunes amatrices de football féminin partout, Jossinet concède tout de même que le changement qu'elle appelle de ses vœux s'est plus fait ressentir à l'étranger que dans l'Hexagone. Une question de vision et de prise d'élan, selon elle: "En 2016, j'ai reçu des émissaires de la fédération anglaise qui voulaient connaître l'état des lieux du foot féminin français et la manière dont on préparait la coupe du monde. Je leur ai expliqué comment on envisageait la réforme pour accompagner la professionnalisation de la discipline. Derrière, elles l'ont adaptée à la sauce anglaise et sont allées à la fois beaucoup plus loin et beaucoup plus vite que nous." De fait, les joueuses de Super League adoptent le statut pro un an plus tard. En parallèle, les clubs de Premier League sont tenus d'avoir une section féminine, à laquelle ils reversent un pourcentage de leurs droits télé. Un strict cahier des charges est également exigé, pour s'assurer que les joueuses de Chelsea, Arsenal & co ne servent pas de simples potiches. "À cela, il faut ajouter le deal avec Barclays, qui a ramené un million de livres par club, quand chez nous, c'était autour de 100 000 euros", complète Jossinet, à l'origine du contrat de naming de la D1 avec le groupe chimique Arkema, revalorisé à 1,2 million par saison jusqu'en 2025. Après une expérience à Brighton, Léa Le Garrec a fait le choix de rentrer au bled et évolue désormais sous les couleurs de Fleury, surprenant quatrième du dernier exercice. Un club déjà loin, très loin, des escouades d'Outre-Manche. "Là-bas, c'est beaucoup plus professionnel parce que la ligue l'est aussi et qu'elle impose des choses au niveau des infrastructures, témoigne la milieu de terrain. En France, il y a un cahier des charges à respecter, mais disons que c'est moins poussé. Les salaires commencent aussi à suivre en Angleterre et sont beaucoup plus intéressants. La D1 féminine changera le jour où elle deviendra professionnelle, c'est tout." La professionnalisation, le vrai nerf de la guerre. Adoptée par l'Espagne en 2020 et deux ans plus tard par l'Italie, elle fait office de mètre étalon pour juger de la progression d'une nation. "Comme le foot français a stagné et que les autres ont progressé, au final, on a reculé", déplore Jossinet, qui a quitté son poste en février 2022, déçue du manque d'avancées en la matière. "Après le Mondial, on m'avait promis qu'on s'attaquerait à la professionnalisation du championnat et au statut des joueuses, mais rien n'a été fait, regrette-t-elle. J'étais ultra-triste de partir. En 2019, tout le monde s'est battu pour le foot féminin grâce à la coupe du monde mais après, plus rien. Et les tensions en interne n'ont rien arrangé..." Le manque d'engagement pour la cause de Noël Le Graët, capable en 2021 de lâcher un "elles peuvent



se tirer les cheveux, ça m'est égal" en pleine campagne pour sa réélection à la tête de la fédé, ne suffit pourtant pas à tout expliquer. Plutôt que de regarder dans le rétro, Béatrice Barbusse en appelle à une prise de conscience générale. "La structuration des clubs est fondamentale pour aller vers la professionnalisation, affirme celle qui a été présidente de l'US Ivry Handball entre 2007 et 2012. Cela passe par la présence d'un encadrement qualifié dans tous les domaines, du coach à l'administratif en passant par le staff médical. Cela prend énormément de temps, et plus on commence en retard, plus ça retarde l'échéance." Du temps, mais aussi des moyens financiers et une volonté politique, poursuit la sociologue: "L'argent est la clé du développement pour proposer un spectacle qui attire du monde, mais on n'investit pas dans une discipline qui ne rapporte pas d'argent. Je vais employer un terme un peu fort, mais le sport masculin a presque une dette d'opportunité vis-à-vis du sport féminin parce que pendant des décennies, tous les moyens ont été tournés vers les hommes, avec les conséquences que l'on connaît aujourd'hui."

## Le plan Marshall, les échecs et la revanche

Le 13 avril dernier, Philippe Diallo, le nouveau président de la FFF, a justement annoncé, aux côtés de Jean-Michel Aulas, les grandes lignes du futur plan de développement du football féminin français. "Un effort inédit dans l'histoire de la fédération", a-t-il promis, chiffré entre 20 à 25% de ses dotations, soit quatre à cinq millions supplémentaires. Pas question de parler d'argent magique pour autant. Aline Riera prévient: chacun devra fournir sa part d'effort. "On est en train de créer une identité propre au football féminin, mais on n'y arrivera pas sans

les clubs. Ils ont tellement été habitués à toucher de l'argent de la fédération sans contrepartie qu'ils se tournent naturellement vers nous tout le temps. Maintenant, charge à eux d'aller chercher des fonds propres et des partenaires uniquement pour l'équipe féminine, comme ont pu le faire l'OL ou Montpellier, car la fédé ne peut pas tout financer.

"Quand Ada Hegerberg dit qu'on est à la ramasse, je suis totalement d'accord. Le foot féminin n'est pas assez pris au sérieux en France. On s'est fait rattraper par les championnats anglais et espagnol. On a perdu notre avance"

Léa Le Garrec, internationale française

On ne donne plus pour donner, c'est terminé." Un mal pour un bien selon Léa Le Garrec, qui porte pourtant les couleurs de l'un des plus petits budgets du championnat: "Nous avons besoin de clubs de renom qui, en investissant dans le foot féminin, stimuleraient l'intérêt du public, déroule-t-elle. Des clubs comme Marseille ou le Stade Rennais ne semblent pas vraiment intéressés, mais il faut s'y mettre. Quand vous voyez ce qu'a fait Aulas à l'OL en injectant chaque année un pourcentage

des bénéfices des garçons dans l'équipe féminine, ça a permis aux Lyonnaises d'aller loin." Concrètement, les clubs qui valideront le cahier des charges de la Licence club (le plus haut des trois niveaux à venir) toucheront au maximum 350 000 euros, auxquels s'ajouteront 200 000 euros supplémentaires pour les six clubs - Bordeaux, Fleury, Lyon, Montpellier, Paris FC et PSG- déjà prêts à s'engager dans l'aventure d'un centre de formation digne de ce nom. Côté sportif, la 3F a aussi instauré une final four pour désigner les futures championnes de France et relancer l'intérêt de la compétition, avant, le 1<sup>er</sup> juillet 2024, d'officialiser la touche finale: la professionnalisation tant attendue de la D1 Arkema. Un plan Marshall qui semble encore insuffisant aux yeux de Frédérique Jossinet. "Il faut faire preuve de courage et confier l'organisation et la gestion du championnat à une structure comme la LFP, qui a une expertise reconnue pour ce genre de compétition, estime-t-elle. Une fédération, c'est une association loi 1901 qui a pour but de structurer et de développer. Une ligue pro, c'est autre chose, c'est aussi un produit qu'il faut marketer et vendre. Dans la vie, il faut savoir lâcher le bébé et pour la FFF, ce serait une bonne occasion de le montrer." Quitte à envisager des scénarios inattendus, comme "une ligue fermée, avec une montée/descente éventuelle pour booster la compétition et une exclusion des franchises qui ne respectent pas le cahier des charges." D'ici là, le meilleur tremplin serait de voir la sélection, vitrine par excellence du football féminin, remporter enfin le trophée qui lui fait défaut. Au terme d'une longue bataille médiatique liée au prix des droits de diffusion, le mondial organisé conjointement par l'Australie et la Nouvelle-Zélande sera finalement bel et bien diffusé en clair par France TV et M6. "Philippe Diallo l'a dit, et je partage son avis, pour montrer ce dont on est capable de faire en termes de formation à la française, on a besoin d'une sélection forte, confie Aline Riera. Mais un tournoi reste très aléatoire, surtout quand on part avec trois joueuses majeures en moins comme c'est notre cas aujourd'hui..." L'ex-internationale se veut malgré tout optimiste pour cet été: "Lors du dernier Euro, le match contre les Pays-Bas est venu briser un plafond de verre, les filles ont franchi un cap et gagné une rencontre qu'elles auraient perdue il y a trois ans. Aujourd'hui, on leur a fixé comme objectif de remporter l'un des deux titres que sont le mondial ou les JO. Si on y parvient, ce sera davantage une validation du travail effectué qu'une revanche sur les échecs du passé."

Après avoir consenti à diviser son salaire par dix pour prendre la succession de Corinne Diacre à la tête des Bleues, Hervé Renard sait maintenant ce qu'il lui reste à faire pour redresser la barre du football féminin tricolore: mouiller sa chemise blanche pour ramener la coupe à la maison. ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR JD, SAUF CEUX DE MATÉO, PAR AC ET LB ET CEUX DE LE GARREC, PAR OB.